

1<sup>ère</sup> Lecture : Ex 17,3-7I. Contexte

Le livre de l'Exode relate la sortie d'Israël de son esclavage en Égypte ; cette sortie est centrée sur la Théophanie et le don de la Loi au Sinaï, et est orientée vers la Terre Promise par le passage du Désert. D'abord Israël sort de l'idolâtrie à laquelle il s'est laissé entraîner en Égypte, puis il sort de son attachement à lui-même par l'obéissance à la Loi, enfin il sort de l'obéissance à la Loi lorsqu'il adore le veau d'or. Après le passage de la Mer Rouge, les fils d'Israël, pendant cinquante jours, se dirigent vers le Sinaï où Dieu veut faire Alliance avec eux en leur donnant sa Loi. Ils auront à vivre au Désert pendant quarante ans pour apprendre à pratiquer la Loi, tandis qu'avant leur venue au Sinaï, c'était pour qu'ils se préparent à l'accueillir. Car la Loi ou Torah n'est pas un simple code moral et religieux dont l'homme pourrait juger la valeur, elle est une expression de la Pensée et de la Volonté divines, assumant les comportements humains pour que l'homme pécheur apprenne à vivre d'une façon digne de Dieu. Autrement dit, ceux que Dieu choisit doivent vivre sur la terre d'une manière céleste, vivre dans la chair d'une manière spirituelle, vivre l'humain d'une manière divine.

La préparation des fils d'Israël à recevoir la Loi telle qu'elle est consiste au moins en trois choses :

- a) découvrir que la Loi est divine et ne peut donc être jugée par l'homme. Elle est une sorte d'arbre de vie et de connaissance du bien et du mal, dont le fruit maintenant peut et doit nourrir Israël. Celui-ci va donc expérimenter que cette Loi est difficile à mettre en pratique, et qu'elle met à l'épreuve l'homme pécheur qui, comme Ève et depuis Ève, est toujours tenté de juger les paroles de Dieu ou de les dire impossibles à pratiquer. La Torah apprend donc à être obéissant et docile ;
- b) appauvrir l'homme, le priver de biens terrestres, même essentiels, pour creuser en lui le désir des biens célestes que la Loi promet. Elle lui apprend donc la pauvreté, la disponibilité à l'égard de Dieu et du prochain ;
- c) développer la confiance et l'espérance en Dieu qui donne, au moment opportun, tout ce dont l'homme a réellement besoin pour obtenir le Salut. La Loi lui apprend donc que son Salut vient seulement de Dieu.

C'est donc une véritable conversion que la Loi ordonne à l'homme. Bien qu'ils seront puissamment aidés par Dieu, les fils d'Israël s'y plieront souvent à contrecœur et en murmurant, mais au moins apprendront-ils la crainte de Dieu qui est le commencement de la sagesse (Pr 9,10). La Lecture de ce dimanche parle du troisième murmure d'Israël. Le premier eut lieu à propos des eaux amères de Mara, le deuxième à propos de la nourriture, ici c'est à propos de la boisson. Notre texte en effet vient juste après celui qui concerne la manne. Dans ces trois épreuves, Israël doit changer de mentalité, celle-ci étant le premier aspect de la pénitence. Or ceci est clairement montré à propos de la manne et de l'eau vive (celle-ci sera vue également dans l'évangile de ce dimanche) : la manne tombe du ciel alors qu'ordinairement le pain vient de la terre, et ici l'eau vive vient d'un rocher, alors qu'ordinairement elle vient du ciel.

II. Texte1) La soif inconnue de l'Esprit de Dieu (v. 1-4)

- v. 1-2 (omis) : Les fils d'Israël arrivent au Désert près de l'Horeb (= Sinaï) à Rephidim. L'épreuve de la soif est ici plus grande et d'une autre nature qu'aux eaux amères de Mara, comme on va le voir. Cette soif est de même ordre que la faim qui est seulement comblée par la manne. Remarquons déjà deux termes qu'on trouvera au v. 7 : « querelle » et « tentation ».

- v. 3-4 : Cette soif insolite va susciter trois révoltes outrancières du peuple : la récrimination contre Moïse, comme à Mara (Ex 15,24) ; mais alors qu'à Mara les fils d'Israël lui demandaient de rendre douce une eau déjà existante, ici ils l'obligent à leur donner de l'eau, comme si Moïse pouvait en faire venir, sinon, à leurs yeux, c'est qu'il veut, lui, Moïse, les faire mourir de soif ; ensuite, le peuple est si excité par la soif d'eau qu'il est sur le point de lapider Moïse, c.-à-d. de le punir de son infidélité à sa mission, comme si Moïse avait fauté en ne leur donnant pas d'eau ; le peuple perçoit donc que la mort qui l'attend ne vient pas de Dieu mais de Moïse, mais il se trompe parce qu'il ne comprend pas le sens de cette soif qui le met hors de lui ; enfin, la cause de cette situation, suscitée par cette soif, est indiquée au v. 7 : c'est le manque de foi dans le Seigneur : le peuple doute que Dieu soit au milieu d'eux. Ainsi, cette réaction outrancière, folle et injuste du peuple manifeste qu'il a non pas tellement perdu la tête ou l'esprit, mais n'a pas l'esprit qu'il lui faudrait. Quand donc Dieu, à la deuxième partie du texte, répondra au cri de Moïse (לָאֵלֹהִים אֶזְעָק, hurler vers), ce sera pour donner au peuple un nouvel esprit, à savoir son Esprit divin.

Il s'agit dès lors de la soif de l'Esprit Saint que Dieu lui fait sentir à travers la soif corporelle. A cette étape de Rephidim (terme qui veut dire : « mains faibles », faiblesse des actes), le peuple doit apprendre à vivre de l'Esprit de Dieu, tout comme, à l'occasion de la manne, il devait apprendre à se nourrir de la Parole de Dieu. L'eau est aussi singulière, c'est l'eau vive qui est un symbole du Saint-Esprit. Aussi n'est-il pas étonnant que tous, même Moïse qui ne peut rien faire, souffrent de cette privation : ils sont épuisés et abattus, faibles et incapables de rien faire de bon.

## 2) Le Don dévoilé de l'Esprit de Dieu (v. 5-7) :

- v. 5 : Dieu dit à Moïse de prendre avec lui quelques Anciens : ceux-ci doivent être témoins instruits de ce que Moïse fera de particulier, le sens dévoilé par Dieu de la sortie d'eaux du Rocher, car leur fonction sera de veiller à ce que le peuple – ici celui-ci ne songe qu'à boire – n'oublie pas le sens de ce fait, et vive de l'Esprit de Dieu. Quant au bâton que Moïse doit prendre en main, il s'agit de celui « par lequel Moïse a frappé le Nil » pour en changer l'eau en sang. Moïse doit donc frapper le Rocher d'un coup mortel.
- v. 6 : Le Rocher est celui « sur lequel le Seigneur » se trouve : façon de dire que Dieu fait corps avec lui dans sa puissance de Sauveur, comme le dit le Ps 94 qui vient après cette première lecture. C'est en frappant ce Rocher d'un coup mortel que les eaux vives de l'Esprit divin sortiront. Le motif, pour lequel Dieu veut être frappé d'un coup mortel, est de mettre en évidence le manque de foi du peuple en la présence continuelle de Dieu au milieu de lui, comme dit au v. 7. Ce manque de foi, non seulement ferme l'homme à Dieu, mais aussi brime l'action de Dieu envers l'homme. Car depuis Abraham la relation fondamentale de Dieu et de son peuple se situe au niveau de la foi qui est réponse de l'homme à Dieu lui annonçant sa Promesse. Comme Dieu veut rétablir la relation avec son peuple et que le peuple n'a pour réponse que son incroyance, lui le Rocher qui prend le péché d'Israël sur lui-même, ordonne à Moïse de le frapper pour l'ouvrir et lui faire répandre son Esprit. Le Seigneur désire tellement sauver son peuple qu'à défaut de la foi qui le respecte, il assume l'incroyance qui le blesse.

Il n'est pas dit que le peuple boit, car le texte veut souligner la nécessité de recevoir l'Esprit de Dieu pour qu'il en vive. De même que la manne représentait le Verbe de Dieu donné à ceux qui ont faim de lui, ainsi l'eau vive du Rocher représente le Saint-Esprit – l'Esprit du Christ – donné à ceux qui ont soif de lui.

- v. 7 : Le nom du lieu n'est pas « Eaux du Rocher » comme on pourrait le penser, mais Massah (= Tentation) et Méribah (= Querelle) ou Défi et Accusation comme le

Lectionnaire les traduit, afin qu'Israël se souvienne que le manque de foi provoque et blâme Dieu et que, n'eût été la volonté de Dieu de sauver, Israël serait à son tour blessé et rejeté par Dieu, et aussi pour qu'Israël se souvienne qu'il peut perdre la foi, s'il ne cherche pas à vivre de l'Esprit divin.

Reste à voir comment Dieu peut être frappé. Comme tous les textes de l'Ancien Testament, notre texte est figuratif, il trouve son sens plénier et sa vraie réalité dans le Christ, et il annonce notre soif de l'eau et du sang du Christ :

- Le Rocher est le Christ (voir 1 Cor 10,4).
- Le Christ sur la croix a été frappé par la lance, instrument de nos péchés dont la source est notre manque de foi.
- De son côté ouvert sortent l'eau et le sang c.-à-d. le Saint-Esprit donné sous les signes des sacrements de l'Église.

## Conclusion

Cet événement servait à faire progresser Israël et à le faire vivre de l'Esprit de Dieu, mais le peuple d'Israël, avant de recevoir les signes de cet Esprit divin, y a vu un détrimment, s'est révolté et s'est écarté de la foi. À nous qui avons reçu le Saint-Esprit, ce texte révèle trois choses pour que nous ne le perdions pas mais en recevions un surcroît :

- a) Ressentir un certain désistement de Dieu et notre propre faiblesse comme des appels à progresser dans le service du Christ, comme des éclosions de la véritable soif, celle de l'Esprit divin, et donc comme des signes avant-coureurs du don de son eau vive :
- b) Ne pas tenter ni quereller Dieu, en doutant de sa présence constante. La soif de l'Esprit de Dieu détruit le sentiment charnel et superficiel de cette présence divine, afin d'augmenter la foi qui relève de la volonté et non du plaisir et des impressions ; c'est déjà vivre de l'Esprit de Dieu que de se baser uniquement sur la foi.
- c) Méditer la Croix du Christ, où celui-ci a été frappé par la lance des péchés des hommes, et où il a crié sa soif de leur conversion ; et aussi recourir aux sacrements de l'Église qui donnent le Saint-Esprit.

La pénitence doit aussi être vécue dans les épreuves et pour progresser. Nous avons vu, au 1<sup>er</sup> Carême A, que lutter dans les tentations et les épreuves, c'était accomplir la pénitence ; et, au 2<sup>ème</sup> Carême A, que vivre de la foi s'accompagnait nécessairement de la pénitence, puisque celle-ci est fondamentalement se détourner de ce qui déplaît à Dieu et se tourner vers ce qui lui plaît. Les fils d'Israël, faibles comme ils étaient, dit notre texte, ont refusé la pénitence à cause de leur ignorance de l'intention du Seigneur, mais dans sa miséricorde exercée par Moïse et les Anciens, Dieu les a abreuvés. Nous sommes bien mieux placés qu'eux, puisque cette première lecture nous éclaire et nous rappelle que nous avons reçu le Saint-Esprit qui nous appelle à la pénitence en tout. Celui qui vit vraiment sa foi, ne cesse de faire pénitence. Il en choisit lui-même les actes, mais – il faut le remarquer – les meilleures pénitences sont celles que Dieu nous envoie. Dans un choix personnel, on y mêle souvent sa satisfaction, tandis que dans une épreuve envoyée par Dieu, c'est uniquement Dieu que l'on satisfait pourvu que l'on agisse de bon gré. Ensuite, l'épreuve et la tentation servent à faire progresser la vie chrétienne, et par conséquent la pénitence aussi. Celui qui est novice dans la pénitence ou qui s'y adonne sans amour de Dieu s'imagine qu'il régresse et pense devoir y renoncer, mais celui qui y est habitué pour aimer Dieu davantage, constate qu'il progresse.

## Épître : Romains 5,1-2.5-8

### I. Contexte

Nous sommes ici au début de la deuxième partie de la Lettre de Paul aux Romains (les chapitres 5-8). Dans la première partie, l'Apôtre montrait que tous les hommes sont pécheurs,

mais que Dieu a décidé de les justifier de sa propre justice divine par la Croix de Jésus Christ et dans la mesure de leur foi en lui. Car le Salut n'est pas donné par les œuvres de la Loi, mais par la foi en Jésus Christ. Vient alors notre texte que nous aurons encore en partie pour d'autres dimanches, car c'est un texte important, digne d'être bien examiné.

En effet, habitués que nous sommes à croire que le Salut va de soi pour nous, nous avons des choses à remettre au point, notamment celle de nous persuader et de prendre conscience que notre Salut a coûté fort cher à Jésus Christ, encore qu'il l'ait réalisé volontiers parce qu'il nous aimait. Le moins que nous puissions faire par reconnaissance est de prendre au sérieux ce Salut et de nous en montrer dignes, car « nous ne sommes sauvés qu'en espérance » (Rm 8,24).

II. Texte : il contient trois parties liées aux trois vertus théologiques.

1) La foi et l'espérance dans le Christ Jésus (v. 1-2)

- v. 1 : « Justifiés en-vertu-de la foi » : c'est ce que Paul a exposé précédemment. Cette justification donnée par Dieu a détruit nos péchés, a écarté la colère divine, nous a sauvés de la perdition éternelle, nous a réconciliés avec Dieu. C'est pourquoi « nous sommes en paix avec Dieu », mais littéralement le texte dit : « ayons la paix envers Dieu ». La paix est l'union à Dieu dans l'abondance de ses biens divins. Étant un fait qui nous a été objectivement donné, elle connote l'idée d'une bonne entente, malgré le sentiment contraire qui pourrait se manifester, car les épreuves, dont parle Paul au v. 3 (omis) et qu'Israël a subies (1<sup>ère</sup> Lecture), donnent l'impression d'un détournement de Dieu à notre égard. Certains manuscrits ont « nous avons la paix », mais la plupart des manuscrits ont l'impératif : « ayons la paix ». Cette expression n'a pas simplement le sens d'une exhortation, elle constitue un ordre consécutif à un fait capital et à vivre nécessairement, notre justification. Cette paix nous est venue « par notre Seigneur Jésus Christ ».
- v. 2 : L'Apôtre insiste sur le Fils de Dieu fait homme pour nous, car, par sa mort et sa résurrection, Jésus Christ nous a mérité d'être justifiés, de participer à la nature divine, d'obtenir la réconciliation avec Dieu. Et « par lui nous avons accès, moyennant la foi, à la grâce de cette paix avec Dieu et de cette justification par la foi, dans lesquelles nous sommes établis ». Autrement dit, le Christ Seigneur est intervenu par l'envoi du Saint-Esprit pour nous faire accéder à cette grâce, et cela, en nous donnant la foi. Si nous faisons attention au sens de cette phrase, la foi y est fortement soulignée : elle est nécessaire tant dans le désir d'être baptisé et justifié que dans la vie baptismale qui est dite chrétienne.

Cet état merveilleux du chrétien, en effet, n'est pas seulement pour nous un fait passé et présent, il est aussi le gage de l'avenir : il nous permet d'obtenir un jour la gloire de Dieu. Notre état actuel n'est ni achevé ni parfait, il n'atteindra sa pleine réussite qu'au Ciel. Eh bien ! le travail de la grâce du Christ est de nous y mener ; et cela est possible, puisque la grâce a déjà montré ses effets merveilleux actuellement en nous. C'est même en vue de cette gloire du Ciel que Jésus Christ nous a donné sa grâce. Celle-ci est donc bien plus puissante que nous ne le pensons, elle peut faire plus que nous justifier, elle peut nous glorifier au bout de notre chemin et, dès maintenant, nous faire passer glorieusement déjà à travers tout ce qui nous advient.

C'est pourquoi « notre orgueil à nous, c'est d'espérer avoir part à la gloire de Dieu ». Le terme « orgueil » n'a pas le sens d'une opinion avantageuse de soi pour ce qu'on est ou ce que l'on a fait, mais le sens de fierté, de reconnaissance et d'obligation à cause d'un bien que l'on a obtenu. Il est vrai qu'en français il n'y a pas de mot exact pour traduire *καυχασμα*. Aussi ai-je pris un mot qui me semble moins incorrect, celui de

« se vanter ». Je dirai alors : « Nous nous vantons », nous basons notre joie, notre force, notre conviction, notre énergie, « sur l'espérance de la gloire de Dieu ». Paul veut dire que nous avons déjà la gloire divine en espérance, dans le sens qu'il dira plus loin en Rm 8,24 : « Nous sommes sauvés en espérance ». La gloire de Dieu est certes pour notre arrivée au Ciel, mais l'espérance nous la rend déjà présente, comme Jésus à sa transfiguration faisait apparaître la gloire de sa divinité, alors qu'il n'était pas encore ressuscité.

Qu'est-ce donc que l'espérance ? Nous l'avons vu au Temps de l'Avent de cette année A. Précisons-la ici. L'espérance est l'assurance actuelle de ne pas être confondu à l'avenir, parce que la grâce toute-puissante du Saint-Esprit à laquelle nous coopérons nous mènera à la gloire du Ciel. Cette gloire encore cachée est anticipée en nous, parce que la vie de la grâce en nous en est le gage.

## 2) L'espérance et la charité par le Saint-Esprit (v. 3-5)

v. 3-4 (omis) : Cette espérance a besoin des épreuves pour se maintenir, augmenter et se fortifier.

v. 5 : Une telle espérance entretenue et courageuse « ne trompe pas » ou plutôt « ne confond pas », ne jette pas la confusion dans l'esprit mais fait voir clairement, et cela, dès maintenant (le verbe en effet est au présent, non au futur). Il est important que l'espérance ne confonde pas, afin qu'elle ne soit pas paralysée ni ne s'éteigne, car sans l'espérance, qui est une vertu théologale comme la foi et la charité, on ne peut parvenir au Ciel. Qu'est-ce donc qui écarte toute confusion ? C'est « l'amour de Dieu donné par le Saint-Esprit ». C'est là un don riche de sens. Paul n'exclut pas l'amour humain que nous devons avoir pour Dieu, mais, comme nous sommes incapables par nous-mêmes d'aimer Dieu comme il le voudrait, cet amour de Dieu, ici demandé, nous est donné par le Saint-Esprit. Il s'agit dès lors de l'Amour qui est en Dieu, et qui nous est donné pour que nous puissions aimer Dieu comme il s'aime. Parce que cet amour est divin, il est indestructible et unit indéfectiblement à Dieu ; dès lors, l'espérance animée par cet amour de Dieu est aussi inébranlable et vigoureuse dans toutes nos activités et toutes nos épreuves. Mais comment savons-nous que le Saint-Esprit nous donne cet amour de Dieu ? C'est là l'objet de la deuxième partie.

## 3) Le fol amour de Dieu pour nous (v. 6-9)

La preuve de ce don de l'amour divin en nos cœurs, c'est la Rédemption. Celle-ci ne ressemble pas au rachat d'un ami innocent par l'offrande qu'un homme généreux ferait de lui-même – acte déjà admirable –, mais elle est le rachat d'un ennemi de Dieu par la vie du Fils bien-aimé du Père. C'est ce que Paul développe dans ces trois et quatre versets.

v. 6 : Rien en nous ne pouvait attirer le Christ. D'abord « nous étions des infirmes » ou faibles, c.-à-d. de ceux qui font échouer toute entreprise, de ceux sur qui on ne peut compter, tant ils sont inaptes ; ensuite nous étions « impies » : même la Loi, donnée pour secourir et soutenir, empirait notre état, puisqu'elle avait pour effet de multiplier nos révoltes contre elle et contre Dieu (Rm 7,9-11). Et pourtant, pour de tels hommes, le Christ est mort, le Fils de Dieu a pris leur place de coupables, a payé de sa vie. Il l'a fait « au temps fixé », mais littéralement c'est « selon le moment », terme qui évoque ici la Passion de Jésus, mais qui fondamentalement signifie l'intervention décisive de Dieu dans le temps de l'homme, et exprime la volonté constante de Dieu : malgré la multitude des péchés et des outrages envers lui, Dieu maintiendra son amour, sa volonté de sauver. Dans le passé depuis Adam, il ordonnait tout en vue de ce moment-là.

- v. 7 : Pour faire ressortir cet amour si grand et si extraordinaire de Dieu, Paul le compare aux rachats que les hommes font entre eux. L'homme donnerait-il sa fortune pour son semblable, comment dès lors imaginer qu'il puisse donner sa vie pour lui ? Paul donne ici deux cas, qu'il est possible d'interpréter différemment : un homme juste et un homme bon. Selon la première interprétation, il s'agirait du même homme dans deux états : être juste et être bon, celui-ci précisant celui-là. Selon la deuxième interprétation, il s'agirait de deux hommes différents, l'un qui se montre juste dans sa vie, l'autre qui s'est montré bon, qui a fait du bien à tel autre ; ou encore, l'un qui meurt, par admiration, pour un homme juste et fidèle en tout à Dieu et qui serait condamné à mort injustement, l'autre qui ose mourir, par reconnaissance, pour un homme bon qui lui a fait du bien. Quoi qu'il en soit, ces cas sont rares et sont inspirés par le motif de se dévouer à des personnes valables, méritantes et recommandables.
- v. 8 : Mais quelle différence avec l'amour de Dieu qui a voulu que son Fils incarné meure pour des impies. Le fait que « Dieu consolide son amour pour nous » (qui est plus que « la preuve que Dieu nous aime » du Lectionnaire, c.-à-d. met sa propre valeur « par la mort du Christ », montre que celui-ci était parfaitement d'accord avec son Père ; c'est pourquoi la mort du Christ est aussi l'œuvre de l'amour du Père pour « les pécheurs que nous étions encore ». Si l'amour de quelqu'un pour un homme juste et/ou un homme de bien ne suscite guère un dévouement qui va jusqu'à la mort, que dire de l'amour de Dieu qui, dans le Christ, est mort pour nous ?
- v. 9 (omis) : Au lieu de son amour, nous pouvions attendre l'effet de la colère de Dieu qu'aurait exprimée sa justice. Mais de sa colère que nous méritions, Dieu a préféré nous sauver. Ceci sera encore développé dans les versets 10-11.

## Conclusion

En Jésus Christ, rien ne nous manque, nous avons tout. Et cependant il nous arrive d'en douter, de nous en méfier, de chercher des compensations qui, pensons-nous, peuvent nous combler. La cause de cet état est double : le péché qui détourne et obscurcit, et le fait de notre imperfection de pèlerin loin de la vision béatifique. Comment dès lors pouvons-nous arriver à nous rendre compte de plus en plus et d'être convaincus de cet amour de Dieu, et à fortifier notre foi et notre espérance ? Si Paul insiste sur ces trois vertus théologiques qui sont des dons divins demandant notre réponse de foi, d'espérance et de charité, c'est pour dire que même notre état d'hommes imparfaits et pécheurs, Dieu s'en sert pour nous mettre au point chaque jour. Comment cela ? En creusant en nous le besoin de sa grâce et le désir de son intervention. Car le danger est de faire comme Israël au Désert, d'en rester à douter et à désespérer de l'amour de Dieu pour nous. Nous devons, au contraire, croire que Dieu se sert aussi de notre pauvreté comme un excellent moyen de développer en nous la soif de son Esprit, de nous pousser à aller à la vraie source qu'est le Christ. Si tout est pour nous l'occasion d'augmenter notre soif de Dieu et de sa volonté – la boisson n'est-elle pas pour la soif ? –, même notre manque de pauvreté doit être vu comme une pauvreté que le Christ veut assumer pour nous abreuver de son Esprit. Heureux donc celui qui revit la Messe avec cette soif du Dieu vivant De l'autel de pierre, c.-à-d. du Rocher qui est le Christ, sortiront pour lui les eaux vives qui l'abreuveront de son Esprit.

C'est encore la pénitence à laquelle nous invite cette parole de Paul aux Romains. Au début, j'ai rappelé la nécessité de réviser notre persuasion d'un Salut qui va de soi pour nous. En apprenant maintenant que les merveilles extraordinaires du Salut nous sont communiquées dans notre foi, notre espérance et notre charité, et que nous avons à développer ces trois vertus théologiques, nous voyons mieux que notre Salut est l'œuvre de la collaboration de la grâce de Dieu et de notre effort, c.-à-d. que l'efficacité du Salut demande un dépassement constant de ce qui est acquis. Ce dépassement permanent s'appelle la pénitence, en ce sens qu'il exige de

quitter une vie même valable mais toujours insuffisante, et d'avancer avec la grâce du Christ vers la gloire de Dieu qui nous attend. C'est ce que Paul disait ailleurs : « Oubliant le chemin parcouru, je vais droit de l'avant, tendu de tout mon être, et je cours vers le but, en vue du prix que Dieu nous appelle à recevoir là-haut dans le Christ Jésus » (Phil 3,13-14).

## Évangile : Jn 4,5-42

### I. Contexte :

Dans son Évangile, Jean envisage la vie terrestre de Jésus sous l'angle de son Mystère divin dans l'humain. Il y développe ce que signifie profondément : « Le Verbe s'est fait chair ». Cette expression lapidaire soutient et explique la parole de Jésus : « Je suis venu remplir la Loi et les Prophètes ». Ceux-ci étant l'expression de la Parole de Dieu, Jésus qui est le Verbe de Dieu s'y exprimait déjà ; par conséquent l'Ancien Testament parle du Christ d'une façon voilée, laissant au Nouveau Testament le soin de parler de lui d'une façon claire. Nous avons vu cela, dimanche dernier, à la Transfiguration. C'est pourquoi on pourrait dire que tout l'Évangile selon saint Jean développe le Mystère de la transfiguration, rapporté par les Synoptiques.

Le Temps du Carême a toujours été, dans l'Église, le temps privilégié où les catéchumènes font leur préparation immédiate au baptême donné à la Vigile pascale. Les trois derniers dimanches du Carême de l'année A y font clairement allusion, au point que l'Église autorise l'emploi, aux années B et C, des textes de ces trois dimanches. Ils expriment trois aspects du baptême sur lequel portent le péché et la grâce :

- en ce 3<sup>e</sup> dimanche, c'est la conversion de la Samaritaine, le passage de l'incroyance à la foi ;
- au 4<sup>e</sup> dimanche, c'est la guérison de l'aveugle-né, le passage des ténèbres à la lumière ;
- au 5<sup>e</sup> dimanche, c'est la résurrection de Lazare, le passage de la mort à la vie.

Pour notre texte, la scène se passe en Samarie. Luc a fortement développé l'enseignement de Jésus en Samarie, tout en y plaçant des événements qui ont eu lieu ailleurs : dans cette région qui symbolise l'hérésie, son intention est de faire vivre les personnes de son Esprit, en traitant des faiblesses, des médiocrités, des insuffisances, des reculs, auxquels sa future Église devra faire face. Aussi ne devons-nous pas nous étonner qu'il s'agisse, dans notre évangile, de l'Esprit divin qui guérit l'homme de son mauvais esprit, et qui est donné à ceux qui se convertissent au Christ Jésus. Comme notre texte est très long, nous en verrons seulement le développement général.

### II. Texte :

#### 1) Jésus et la Samaritaine (v. 5-26)

- v. 5-8 : Venant de la Judée, Jésus passe par la Samarie pour aller en Galilée. Il était déjà allé dans ce district des nations où, aux noces de Cana, il se révélait l'Époux de l'Église, mais il était retourné à Jérusalem pour y purifier le temple et annoncer qu'il est le vrai temple. Il s'arrête dans « le domaine de Joseph », qui était devenu territoire samaritain, les juifs n'ayant pu le récupérer. Jésus va le récupérer, mais spirituellement par le don du Saint-Esprit. L'occasion lui sera donnée par la venue d'une samaritaine, dont il va faire les prémices de son Église en Samarie. Jean signale que Jésus est « fatigué de son cheminement » et cela « aux environs de la sixième heure ». Il est « fatigué », terme qui, dans la Bible, signifie toujours une fatigue extrême, où l'on est à bout. Il est plus faible que lors des tentations où sa divinité avait laissé son humanité à sa faiblesse native. De plus, là il avait seulement faim, ici il a soif, ce qui est pire que la faim, et sa fatigue est une anticipation de sa Passion, puisqu'il sera crucifié à la sixième heure et y criera sa soif. Il supporte son épuisement pour sauver la Samaritaine.

Ses disciples se sont chargés de satisfaire sa faim et la leur : « Ils s'en sont allés à la ville acheter de la nourriture ». Jean souligne le lien particulier des disciples avec Jésus, comme une annonce de leur rôle que Jésus leur rappellera plus loin. Par contre sa soif, c'est à la Samaritaine qu'il demande de la satisfaire. Mais quelle est cette soif ? Est-ce d'eau ordinaire seulement qu'il a soif ? Comme la soif des Hébreux au Désert (1<sup>ère</sup> lecture), celle de Jésus est spéciale. Nous en découvrirons pleinement le sens quand nous la comparerons à sa vraie faim et à la vraie nourriture qu'il dévoilera à ses disciples au v. 34 : « Ma nourriture est de faire ... ». Sa soif est du même ordre, celle de sauver les hommes selon la mission reçue du Père. Ici, il a soif de la conversion et de la foi de la Samaritaine qui sont le premier acte du Salut. C'est pourquoi, à cause de cette soif, il lui dit : « Donne-moi à boire ».

- v. 9-10 : Mais la Samaritaine est loin de comprendre. Elle s'étonne seulement qu'un juif ose s'adresser à une femme samaritaine, c.-à-d. à une étrangère et à une ennemie. Et cependant sa réponse montre pour Jésus son intérêt et sa sollicitude. En effet :
- elle s'attendait à être méprisée ou ignorée, et ce juif s'abaisse à lui demander son aide ;
  - elle remarque que ce juif est dans la même nécessité qu'elle et les siens, et qu'il cherche auprès d'elle de quoi satisfaire leur besoin commun ;
  - elle fait remarquer qu'il a sa religion à lui et n'a donc rien à voir avec sa religion à elle. Lui donner à boire serait pactiser avec le judaïsme, ce qu'elle ne peut faire.

Ainsi, en voyant ce juif se mettre à son niveau et faire appel à sa bonté, la femme éprouve les sentiments de sympathie, de compassion et de regret. C'est ce que Jésus attendait, pour pouvoir lui dire qu'il avait, dans sa demande, les mêmes sentiments à son égard, et qu'il pouvait porter remède à sa vraie situation à elle.

Jésus, en effet, lui répond que, s'il s'est mis à son niveau et a fait appel à elle, c'est pour qu'elle fasse appel à lui et reçoive de lui l'eau vive qui étancherait sa soif véritable. Cette eau vive, Jésus l'appelle « le don de Dieu » qui est le Saint-Esprit (Ac 8,20), comme nous l'avons vu dans notre première lecture. Jésus est également « la source » d'eau vive, puisqu'il est dit, au v. 6, qu'il s'était assis non pas « près de la source ou du puits » (Lectonnaire) mais « sur la source », car il est venu remplacer la source de Jacob, qui est la Loi, par sa propre Révélation qui est la source du Salut attendue de tous les hommes.

- v. 11-14 : Mais la femme n'a pas compris : elle se méprend sur l'eau que Jésus veut lui donner, et pourtant, elle pressent qu'il se montre plus grand que Jacob s'il a une eau meilleure que la sienne. Dans sa réponse, Jésus confirme la chose en amplifiant ce qu'il a dit : son eau vive étanche la soif pour toujours, et fait de celui qui en boit une source d'eau pour la vie éternelle. Ceci sera explicité par Jésus en Jn 7,37-39, où l'eau vive est dite aussi être le Saint-Esprit.

- v. 15-18 : De nouveau, la femme ne comprend pas, mais au moins voudrait-elle bien de cette eau et l'avoir pour toujours. Et c'est là aussi que Jésus voulait en venir : que la femme désire son eau excellente et la lui demande. Elle lui a ouvert son âme, maintenant il va lui ouvrir l'esprit et le cœur. Et d'abord les purifier, car le désir de la femme n'est pas pur. C'est même là la cause de son incompréhension. Son désir en effet est produit par une vie pécheresse : elle est personnellement adultère et collectivement idolâtre. Cet aspect personnel et collectif est bien montré par le fait que Jésus lui demande de faire venir son mari. Celui-ci n'est pas seulement le sien, il représente aussi sa famille et même le peuple où elle vit (v. 39), – et je laisse de côté l'Alliance que symbolise le mariage –. Ce que je viens de dire se trouve implicitement dans la réponse de Jésus à la femme qui lui avouait n'avoir pas de mari :

- personnellement la femme est adultère : elle a eu cinq maris qui l'ont déçue, et elle vit maintenant en concubinage, ce qui montre que sa vie personnelle est ratée ;
- collectivement elle est idolâtre, car - Jésus le sait - les cinq maris sont une allusion aux cinq divinités des Samaritains (2 R 17,30-31), ce qui indique aussi que la vie du peuple samaritain est contraire à la fidélité de ses ancêtres issus de Jacob.

Notons encore que c'est au moment où la femme lui demande son eau inépuisable, que Jésus lui commande d'amener son mari. Cela veut dire clairement que Jésus destine son eau vive à tous les samaritains.

- v. 19-24 : Parce que Jésus a révélé à la femme solidaire de son peuple ce péché personnel et collectif, elle voit en lui « un prophète », car c'est un des dons de Dieu fait aux prophètes de connaître les pensées du cœur, de dénoncer les péchés et d'appeler à la pénitence. Heureuse de trouver un prophète - car les Samaritains n'ont jamais eu de prophète - et un prophète qui lui veut tant de bien et peut la guider dans la vérité, mais qui est juif, la femme souligne l'anomalie de deux religions pour un même Dieu, ou plutôt le fait incompréhensible que Dieu ait toléré deux religions rivales qui prétendent tenir la vérité. Elle demande donc : Où faut-il adorer Dieu : sur cette montagne de Samarie comme ses ancêtres, ou à Jérusalem comme les Juifs ? Cette divergence, nous le savons, remonte très haut : avant l'Exil des deux royaumes du peuple élu.

La femme vient de toucher au point essentiel : la relation au vrai Dieu. Jésus ne va pas résoudre la question comme on pourrait le penser, à savoir que les Samaritains sont hérétiques et doivent donc se convertir au judaïsme. Il annonce que la vraie religion n'est ni juive ni samaritaine, mais en ajoutant : « Vous adorez ce que vous ne savez pas ; nous, nous adorons ce que nous savons, car le Salut est issu-des juifs. » Notons bien que Jésus ne dit pas : « Vous avez tort, et les Juifs ont raison », ni : « Vous avez une Loi et une tradition fausses, et les Juifs ont la vraie Loi et la vraie tradition ». Il dit : « Vous adorez, et les juifs adorent ». L'important et même l'essentiel n'est pas la Loi, c'est Dieu à adorer. Il revient d'ailleurs souvent sur l'adoration de Dieu (dans ce texte, le terme « adorer » est signalé 10 fois, nombre identique aux 10 commandements de Dieu). Et il ne dit pas que les Juifs possèdent le Salut, mais « le Salut est issu-des Juifs », allusion à lui-même qui est venu dans le judaïsme et qui va se distancer du judaïsme pour sauver tous les hommes.

Dès lors les religions samaritaine et juive ont fait leur temps : « L'heure vient et c'est maintenant » où Dieu veut être adoré en esprit et vérité. C'est la religion de l'Esprit et du Verbe du Père, cet Esprit dont Jésus, le Verbe incarné, parlait sous le symbole de l'eau vive. Ici apparaît encore la signification de la plénitude de la Loi et des Prophètes : cette plénitude advient par le Saint-Esprit du Christ Jésus en ceux qui en vivent. On accède au Salut en croyant en Jésus Christ et en recevant son Esprit saint, comme Paul le disait dans notre épître. Et Jésus ajoute : « Dieu est Esprit », pour souligner que ceux qui ont reçu le Salut doivent adorer le Père « en esprit et vérité », vivre pour Dieu selon le Saint-Esprit du Christ Jésus dans son Église.

- v. 25-26 : Il n'en faut pas plus pour que la femme, purifiée par l'aveu de ses péchés et l'écoute de Jésus, comprenne qu'elle vient d'entendre l'enseignement du Messie, de « celui qui est dit Christ », terme grec du terme hébraïque Messie, dont la signification est « oint de l'Esprit de Dieu » et souligne l'universalité du Salut, car c'est lui « qui fait connaître toutes choses ». Jésus révèle alors à la Samaritaine qu'il est le Messie et sans doute, semble-t-il (mais ce n'est pas sûr), plus que le Messie homme, à cause de la formule étrange qu'il emploie pour lui répondre. La femme n'a pas le temps de répondre à cette révélation ; les disciples arrivent et empêchent le dénouement, mais en fait ils sont nécessaires au dénouement, comme nous allons le voir dans la deuxième partie.

## 2) Les disciples et les samaritains (27-42)

- v. 27-30 : Il semble bien que Jésus accueille ses disciples sans plus s'occuper de la femme, car il est dit qu'ils auraient bien voulu savoir ce que Jésus cherchait et exprimait avec elle. La femme comprend que, pour l'instant, Jésus attache plus d'importance à ses disciples qu'à elle, et qu'elle devra lui amener les siens en présence des disciples. « Elle s'en va donc vers la ville » où les disciples étaient allés (v. 8), mais elle laisse sa cruche désormais inutile, puisqu'elle porte en elle assez de cette eau vive qu'elle donnera à son peuple pour l'amener à Jésus.
- v. 31-38 : Les disciples demandent instamment à Jésus de manger la nourriture qu'ils ont apportée, mais Jésus leur dit qu'il a à manger un aliment inconnu d'eux. Devant son refus, les disciples évoquent entre eux l'inutilité de leur démarche à la ville. Donc eux aussi ne comprennent pas. Mais, comme ils sont ses disciples, il suffit à Jésus de leur donner une explication, pour qu'ils commencent à comprendre : « Mon aliment est d'accomplir la mission reçue du Père ». Et aussitôt il les invite à assumer eux-mêmes sa mission. Car sans eux, la mission de Jésus sera sans résultat. Lui et les Prophètes se sont fatigués à semer ; les disciples sont chargés de profiter de leur fatigue en moissonnant. C'est alors seulement que la joie adviendra pour le semeur et le moissonneur.
- v. 39-42 : Et voici qu'une première moisson arrive, récoltée par la Samaritaine qui a semé, témoigné du Christ et évangélisé son peuple, pour rendre à Jésus sa moisson. Les samaritains ont d'abord écouté la femme et l'ont suivie jusqu'à Jésus ; mais maintenant, ils l'écoutent et ils découvrent qu'il est « le Sauveur du monde », celui qui donne le message universel du Salut. La Samaritaine, convertie et envoyée par Jésus, a ainsi montré l'exemple aux disciples ; eux aussi, unis à lui et envoyés par lui, auront à témoigner de Jésus dans le but d'amener les hommes à lui. De même que Jésus ne peut réussir sa mission unique et universelle, reçue du Père, que par ses disciples, ainsi les disciples ne peuvent réussir sa mission, confiée à eux, qu'en amenant tous les hommes à Jésus. Il est ainsi annoncé que l'Église pagano-chrétienne, la Samaritaine et les siens, s'unira à l'Église judéo-chrétienne, Jésus et ses disciples.

## Conclusion

La conversion de la Samaritaine, ainsi que son long cheminement, et la conversion des samaritains sont dues à la grâce du Christ. Ils ont dû écouter les paroles de Jésus, mais c'est Jésus qui les a convertis. Sa grâce travaillait leur cœur, et sa parole mettait en clair ce que ressentait leur cœur. Nous avons là le secret de la mission véritable. Les envoyés ne peuvent qu'annoncer la parole de Dieu, mais pendant qu'ils parlent, la grâce du Christ agit dans le cœur de ceux qui les écoutent. D'où l'importance d'annoncer la vraie parole : c'est le Christ Seigneur tel qu'il est qu'il faut annoncer, pour que cette annonce corresponde à l'appel de la grâce dans le cœur des auditeurs. Il faut les deux, la grâce et la parole, et que les deux disent la même chose : alors les auditeurs deviennent capables de se convertir. La pénitence n'est donc pas seulement un retour de l'homme à Dieu, elle est aussi une grâce de Dieu. Et que fait cette grâce ? Elle conduit à Jésus présent dans son Église, donne de renoncer à la vie passée et engage à croire davantage au Christ, Sauveur du monde, et elle abreuve de son Esprit Saint pour que le Père soit adoré en esprit et en vérité. L'envoyé sait donc ce qu'il doit dire et faire, et l'Église qui accueille les pénitents sait aussi ce qu'elle doit dire et faire.

Il n'y a pas que les incroyants qui sont appelés et poussés par la grâce de la pénitence. Tous les chrétiens, comme nous l'avons déjà vu, ont à vivre constamment la pénitence qui est l'assiette sur laquelle vit la foi dans le Christ. Dans cette pénitence, le chrétien se laisse corriger par l'enseignement de l'Église, demande l'eau vive du Saint-Esprit, et, par sa vie, entraîne de la même façon autrui au Rocher notre Sauveur. Jadis, quand les catéchumènes achevaient leur

instruction dans les communautés, les fidèles présents entendaient la même instruction et rafraîchissaient ainsi leur conversion. En ce 3<sup>e</sup> Dimanche du Carême, nous est donnée l'occasion de nous préparer aux fêtes pascales, pour qu'en renouvelant les vœux de notre baptême, nous recevions plus abondamment l'Esprit du Christ.

Gérard Weets